

JEAN-MARC BEAUSOLEIL

Corsaire d'hiver

ROMAN

 LES ÉDITIONS
Sémaphore

JEAN-MARC BEAUSOLEIL

Corsaire d'hiver

R O M A N

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec) H2W 2K2
Tél. : 514-281-1594
Courriel : info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée
à notre programme de publication.

Direction littéraire : Tania Viens
Correction d'épreuves : Annie Cloutier
Graphisme de la couverture : Christine Houde
Mise en page : Christine Houde

978-2-924461-51-8

Dépôt légal : 2^e trimestre 2019

© Les Éditions Sémaphore et Jean-Marc Beausoleil
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Québec) Canada H4N 1S2
Tél. : 514-336-3941
www.dimedia.com

Pour Arthur

*La mémoire n'est d'aucune utilité à
ceux qu'elle honore,
mais elle sert celui qui s'en sert.
Avec elle, je me construis,
et avec elle je me console.*
— Laurent Binet, *HHhH*

J'avais enfilé ma veste de tweed, malgré ses coudes un peu râpés. Je tenais fièrement la main de ma douce. Nous nous mêlions à la foule des bourgeois venus profiter du spectacle. Je ressentais l'inévitable nervosité des soirs de première qui, encore après toutes ces années, me brouille l'estomac.

Chorégraphe du duel entre Don Juan et le Commandeur, j'avais été invité à la première de l'opéra de Mozart. Ma part de l'œuvre commune étant achevée, je n'aurais pu intervenir si les acteurs s'étaient mis à cafouiller sur scène; au mieux, je serais revenu le lendemain pour d'urgentes répétitions supplémentaires. Ce ne fut pas le cas. Le duel, qui survient dans les premières minutes, s'est déroulé sans anicroche. Le Commandeur est mort, bien sagement, comme il le devait.

J'ai surtout été ému par le décès de Don Juan, personnage dont les appétits insatiables incarnent les désirs incontrôlés de notre société de consommation, selon la vision du metteur en scène de cette production. À la toute fin de la pièce, des squelettes surgis des ténèbres accompagnaient des petites filles vêtues de blanc apparues au fond du parc. De jeunes femmes ont posé par terre un cercueil d'où est sorti le personnage de Donna Anna. Don Juan, devenu fou, a tenté de fuir. La statue du Commandeur, fantôme du remords, s'est dressée sur son chemin pour le pousser dans une tombe creusée pour lui par des âmes damnées.

Et c'est là, en ce soir de première, que je l'ai aperçu pour la première fois.

Nous profitons de l'entracte pour savourer un rafraîchissement, Caroline, un gin 7-up et moi, un simple verre de rouge. Un couple âgé s'était approché de nous pour se présenter. Dans un souci de modernité, le gouvernement canadien a récemment retiré la mention des duels du code de la loi, mais ma notoriété, quoique limitée, demeure solidement

ancrée chez les connaisseurs et les esprits raffinés. Je ne me souviens plus de leur nom, mais nous discussions, Caroline, le couple anonyme et moi, du noble art de l'escrime et de comment celui-ci accompagne l'humanité depuis le début des temps ou presque.

À ce moment précis, je l'ai vu sortir de l'ombre. Pressentiment? Télépathie? Radar métaphysique? J'ai tressailli, renversant un peu de vin, tachant le tapis du théâtre qui, avouons-le, en avait vu d'autres. Personne n'a passé de commentaires sur ma maladresse et la conversation a continué son amical chemin. Pourtant, j'ai senti le souffle glacial de la mort sur ma nuque, entre mes omoplates. Je n'écoutais plus ce qui se disait autour de moi, laissant à ma meilleure moitié la responsabilité de prodiguer des politesses à nos nouvelles connaissances, lui, un comptable et elle, une avocate, ou était-ce le contraire?

À quelques pas de nous, l'inconnu me fixait, j'en étais certain. Je lui ai rendu son impertinent regard. Malgré sa petite taille, sa chevelure fine et plutôt blonde, son costume impeccablement pressé, je ne sais pourquoi, je ne sais comment, il me faisait penser au Commandeur, dont la statue devait entraîner Don Juan en enfer après l'entracte. Je suis plutôt troubadour que Don Juan, mais, je le sentais dans ma moelle, cet homme en voulait à mon âme.

— Chéri, monsieur X te demande comment il doit faire pour s'inscrire à tes cours...

Je ne me souviens toujours pas du nom du chaleureux quidam qui nous avait accostés, mais Caroline m'a tiré de la morose rêverie provoquée par cet étranger qui me fixait comme s'il allait me chercher querelle. Un gamin mal débarbouillé sommeille au fond de chaque homme qui se respecte et le comptable (ou policier, ou était-il pompier?) impeccablement cravaté qui nous avait si poliment adressé la parole souhaitait s'inscrire à une de mes séances : j'enseigne l'art du duel à l'ancienne. J'ai bredouillé. J'ai posé mon index et mon majeur sur ma tempe, fronçant les sourcils, cherchant à me concentrer sur la

conversation. J'ai fini par lui répondre, c'était si simple : il trouverait l'horaire et l'adresse de ma salle d'armes sur mon site Internet.

La fin de l'entracte nous a empêchés de pousser plus avant notre entretien. Chacun a pris le chemin de son siège. Acceptant le bras par moi galamment tendu, Caroline m'a demandé si j'allais bien, si je n'étais pas trop fatigué. Elle seule me connaît assez pour avoir remarqué mon malaise, même passager. Est-ce que je désirais rentrer ? Après tout, nous avions vu la scène du duel.

— Non merci, ça va.

— Tu as pâli pendant un instant.

— Ce n'est rien. Un simple passage à vide. Dépêchons-nous. On me dit merveille de la finale.

Je n'ai pu m'empêcher, jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule, de regarder s'il était encore là, mon impudent Commandeur. Il avait disparu.

Il devait se manifester une seconde fois, quelques jours plus tard.

Pour mon plus grand bonheur, je tenais alors le rôle principal dans une pièce de théâtre pour enfants, celui d'un révolutionnaire californien, catholique, d'ascendance espagnole, révolté contre les protestants yankees : Zorro!

Ce qui plaisait surtout à nos jeunes spectateurs, c'était mon rire de baryton — ah! le rire de Zorro! —, mon habileté à l'épée et les tours de magie multipliés par l'autre personnage que j'interprétais, Don Diego de la Vega, l'alter ego rêveur et pacifique du turbulent Zorro. Je participais, au cours de la pièce, à huit combats d'épée, en plus d'effectuer un numéro de virtuose avec le fouet et trois tours de magie, deux avec des mouchoirs et un où Don Diego fait apparaître un lapin en peluche dans le chapeau du sergent Garcia, le lourdaud de service.

Les enfants applaudissaient, riaient et retenaient leur souffle aux bons endroits. Ils restaient, nombreux, à la fin de chaque représentation. Histoire de nourrir la part du rêve, je leur signalais, d'un grand Z au marqueur noir, la photo promotionnelle disponible au modique coût de trois dollars dans le vestibule du théâtre. Les plus enthousiastes de mes spectateurs recevaient une de mes cartes professionnelles et une invitation à se présenter à ma salle d'armes. S'ils le désiraient et s'ils faisaient preuve d'abnégation et de discipline (deux vertus assez rares dans notre monde de dérégulation), ils pouvaient apprendre le sublime maniement de la rapière.

— Qu'est-ce que ça veut dire, « l'aveu de la touche »?

On me pose souvent cette question. Sur ma carte, on peut lire :

L'AVEU DE LA TOUCHE

Salle d'armes

Duel à l'ancienne

Ces syllabes forment un sésame, un mot de passe ou même une énigme à déchiffrer. Rares sont ceux qui en possèdent la clé. Mon regard suivait mon dernier jeune admirateur qui s'en allait, rayonnant de bonheur après sa rencontre avec le mystérieux Zorro, photo autographiée bien calée dans sa main. Quelle ne fut pas ma surprise, en levant les yeux, de constater que la question à laquelle j'allais m'empresser de répondre émanait non pas d'un garçon ému et intimidé par mon imposante personne et le légendaire personnage par moi incarné, mais plutôt d'un homme d'âge mûr, petit, costaud, blondinet, le regard noir, intense, avec, mon cerveau mit un temps à enregistrer cette information, un fort accent slave.

Plantée devant moi, la statue du Commandeur me tendait une de mes photos promotionnelles, tout sourire. J'ai tressailli, ouvert la bouche, l'ai refermée, secouant ma tête de gauche à droite, incertain de l'attitude à adopter. Cette fois, il semblait moins hostile, affichait un visage ouvert, attendant paisiblement la réponse à sa question. Peut-être était-ce simplement la lumière du jour qui le faisait paraître plus sympathique. Quoi qu'il en soit, il patientait et j'ai fini par me ressaisir :

— Avant l'apparition des censeurs électriques et puis électroniques en escrime sportive, on s'en remettait à l'honneur pour déterminer le vainqueur. Celui qui avait failli devait l'admettre, il en allait de sa réputation de gentilhomme. C'est ce qu'on appelait « l'aveu de la touche ».

— On le voit tout de suite, vous êtes un érudit.

Son absence de menton collé contre la poitrine, le buste légèrement fléchi, l'homme m'a tendu la photo de Zorro en la tenant à deux mains, comme s'il me faisait une offrande. Il n'était pas accompagné d'un enfant. J'ai hésité un peu avant de prendre mon portrait qu'il me présentait de si solennelle manière. De mémoire de renard, c'était la première fois qu'un adulte me demandait mon autographe.

Malgré son air benoît, quelque chose en lui me glaçait le sang. Seul le tumulte croissant dans la file d'attente derrière lui m'a ramené à la

dimension banale de la situation. J'ai pris sa photo et je l'ai signée. J'étais épuisé, jouer les héros n'est pas de tout repos. Le chapeau, le masque et la cape me pesaient. Je n'aime pas me compliquer la vie inutilement. Lui rendant sa photo, je n'ai pu m'empêcher d'ironiquement demander :

— C'est pour votre neveu?

— Bien sûr que non. Zorro est un grand héros en Russie. Il défend le peuple contre les oppresseurs hypercapitalistes. Je suis un admirateur sincère.

Récupérant la photo de sa main droite, il m'a tendu, de la gauche, une enveloppe brune extirpée de la poche de sa veste.

— C'est pour vous.

— Pour moi?

— Vous sous-estimez votre notoriété. Votre travail dans *Don Giovanni*, par exemple, était exquis.

Je n'ai pas eu le temps de lui poser plus de questions. Une mère, totalement exaspérée, tirant sa progéniture par le bras, a contourné mon mystérieux interlocuteur pour me lancer une photo — on m'y voit vêtu du célèbre costume noir, masqué comme il se doit, brandissant mon arme, souriant de toutes mes dents. Cette dame et son fils n'en pouvaient plus d'attendre et désiraient rapidement achever le rituel de la rencontre avec le héros. Le temps d'une signature, le Russe avait disparu.

Plus tard, dans ma loge, sortant d'une douche bouillante, j'ai eu le loisir d'ouvrir l'enveloppe pour examiner son contenu. Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir une copie originale du numéro de *All-Story Weekly* du mois d'août 1919 qui contenait la première partie d'un récit intitulé *The Curse of Capistrano*, soit la toute première aventure de Zorro! Encore mieux, la revue portait la signature de l'auteur, Johnston McCulley...

Les sept semaines qui suivirent furent occupées par le tournage d'un navet, une production américaine réalisée au Québec par souci d'économie. Inspirée d'un roman de Robert Nitosh, la chose en question s'intitulait *Timeband* et racontait les mésaventures d'un groupe d'étudiants en archéologie prisonniers d'un lointain passé où ils s'étaient rendus, grâce à une technologie expérimentale, dans l'objectif de récupérer leur professeur. La majorité de l'action se déroulait dans une France du XIV^e siècle mal documentée, mais riche en rebondissements.

Il s'agissait d'un contrat assez accaparant. En plus de chorégrapier les combats entre les vedettes du film, soit les cinq jeunes archéologues et leurs adversaires, théoriquement des brutes françaises luttant contre des brutes britanniques de l'an de grâce 1357, je devais coordonner les efforts de cent cinquante figurants embauchés pour animer les épiques scènes de bataille. Si on me donnait le temps de minutieusement monter les duels impliquant les acteurs du premier plan et de soigneusement préparer les escarmouches des cascadeurs-figurants au second plan, les algarades des figurants, au troisième plan, relevaient presque exclusivement de l'improvisation. Je disposais alors d'à peine dix minutes pour concevoir et expliquer une chorégraphie qui devait commencer à tel endroit et finir à tel autre.

La production s'était donné la peine de reconstituer un château qui ressemblait vertigineusement à la vraie affaire, même s'il était en carton. Le tournage d'une scène d'assaut nocturne avait requis la participation de plus de quatre cents personnes, ce qui incluait les figurants et l'équipe de tournage. De gigantesques trébuchets, une variation sur la catapulte, lançaient des boules de feu à travers le ciel étoilé.

S'il projette sa magie sur le grand écran grâce à des technologies de pointe, le cinéma s'apparente au Moyen Âge en ceci qu'il est composé

de trois ordres : les vedettes, les cascadeurs et les figurants. À chacun sa place, dans les génériques comme dans les nombreuses heures d'attente en costume.

Entre mes corvées de chorégraphe, je reprenais le rôle de figurant et profitais des moments creux du tournage pour me plonger dans l'ouvrage qui devrait encore m'occuper aujourd'hui : l'écriture d'un livre au sujet des vrais héros de cape et d'épée. J'ai passé une bonne partie de mon existence à insuffler la vie à Robin des Bois, au Cid ou à Cyrano de Bergerac, cherchant à me réapproprier leur réalité et leur art. J'ai toujours voulu comprendre, en détail et dans le sens étymologique de l'affaire (« prendre avec soi »), ce qu'ils faisaient. Il s'agit, pour moi, d'un mode de vie et d'une quête métaphysique.

L'escrime, la langue française et la littérature étant des disciplines ancestrales menacées d'extinction, je rêve de les réunir en un seul ouvrage. Habillé en preux chevalier, attendant qu'on m'appelle sur le plateau de *Timeband*, qui devait foirer en salle mais connaître une honnête carrière en location, je m'appliquais à consciencieusement distinguer le mythe du réel. L'immortalité est-elle possible, ne serait-ce que sous la forme d'un mensonge, ce qui lui conférerait une véritable non-réalité?

Le retour à une routine moins hollywoodienne ne s'est pas effectué sans heurts. J'ai dû assurer la pérennité de ma salle d'armes. Pas une mince affaire. Julien, le propriétaire du gym où je tiens mes opérations, menace toujours de me flanquer à la porte pour faire plus de place aux cours d'aérobic et autres *spinning*.

— Je suis avec toi, tu le sais.

— Oui, Julien.

— Je fais tout ce que je peux pour t'aider.

— Oui, Julien.

— J'aimerais un peu plus de dévouement de ta part. Tu devrais être sur le plancher plus souvent.

— Je fais ce que je peux.

— Encore un effort, tu es capable!

Ancien soldat des Forces armées canadiennes perpétuellement vêtu d'un survêtement sportif — il en possède une impressionnante collection —, Julien croit au bonheur par l'exercice physique. Il a inauguré son Gymtonic après deux tours en ex-Yougoslavie, qui l'ont particulièrement amoché, de la tête aux pieds. Mon manque d'assiduité le tracasse. Il me confie ses soucis chaque fois qu'il le peut.

— Comment peux-tu fidéliser ta clientèle si tu n'assures pas la permanence?

— Oui, Julien.

Bref, il n'y en a pas de facile...